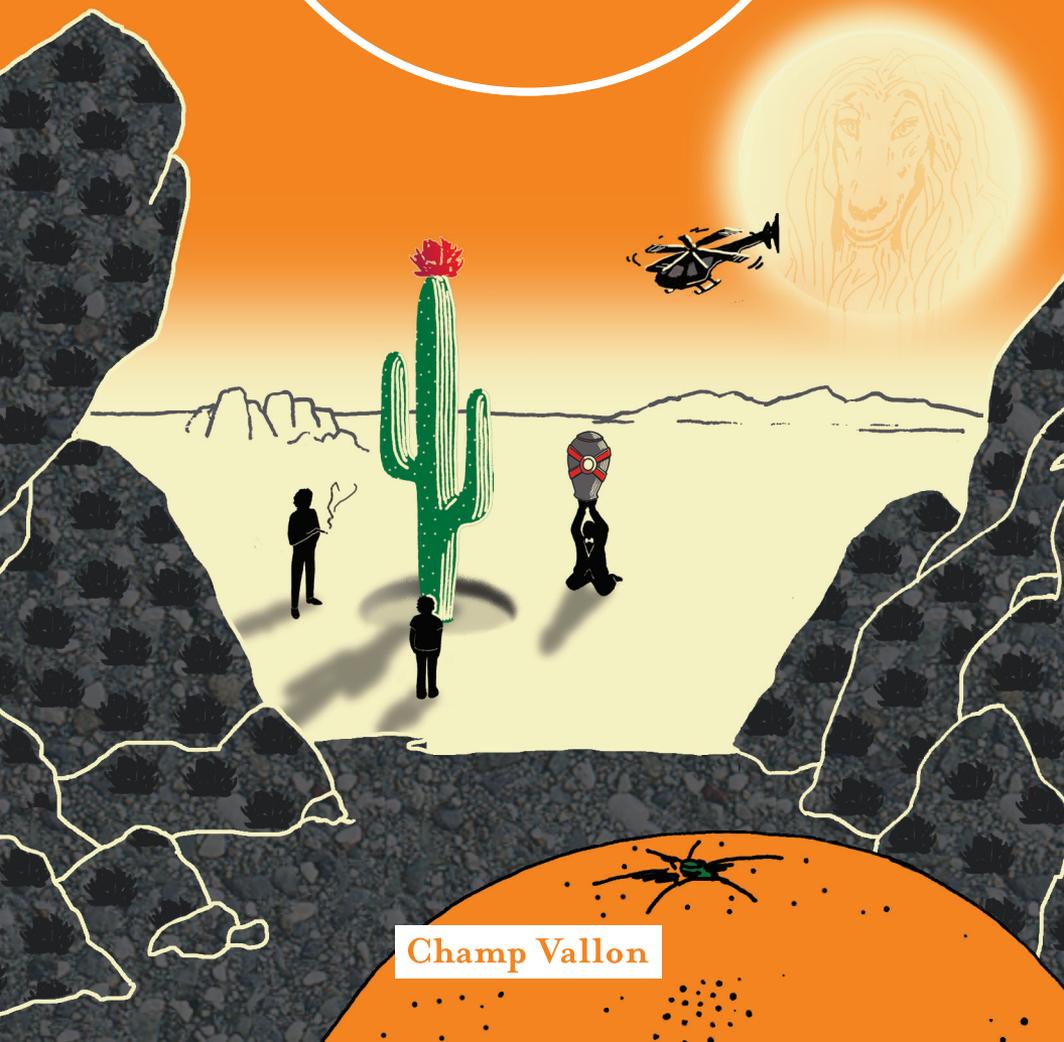


JONATHAN
BARANGER

Don Creux est mort



Champ Vallon

Collection « Détours »

Illustration de couverture : Aurélie Schnell

© 2020, Champ Vallon, 01350 Ceyzérieu.
ISBN 979-10-267-0918-3

www.champ-vallon.com

DON CREUX EST MORT

DU MÊME AUTEUR
aux mêmes Éditions

Chokolov City, *roman*, 2018.

JONATHAN BARANGER

Don Creux est mort

ROMAN

CHAMP VALLON

*Pour Sohrab Sahabi,
l'Originator*

Une nuit de nouvel an et les douze années qui en résultèrent

C'était dans l'île de Martha's Vineyard, au large du Massachusetts, dans la nuit du nouvel an 1966. À l'écart des veillées qu'on donnait dans les mignons cottages aux porches illuminés, un homme pleurait de toutes ses forces, seul au milieu d'un kiosque. Comme personne ne l'avait invité, personne, si toutefois sa présence avait été notée, ne venait le consoler. Le malheureux était arrivé sur l'île au matin, à bord de son chalutier, après avoir accosté à d'autres quais. Il portait une vareuse noire et trouée, avec des boutons de cuivre fendillés, et ses pantalons étaient maculés de taches verdâtres, laissées par les algues. L'humilité l'avait conduit à se débarrasser de ses bottes et de son couvre-chef. En vérité, son principal ornement, qui commandait un certain respect, était sa barbe, de celles qu'arboraient les patriarches, les soldats vertueux et les hommes d'État. Aussi, malgré son apparence décatie, notre marin conservait un air fameux, comme si toute la noblesse qui le caractérisait s'était réfugiée dans sa barbe. Et plus les pièces de toile, de cuir et de tissu qui le recouvraient portaient en lambeaux, plus sa barbe

gagnait en majesté. Cela faisait sept jours que le pleureur avait quitté son havre de New Bedford, abandonnant son poste de contrôleur des douanes maritimes, dont peu se rappelaient qu'il était encore occupé à l'époque de notre récit. Et depuis qu'il avait abordé Martha's Vineyard, tant qu'il courait le danger, en plein jour, d'être réchauffé, baigné et nourri par des âmes charitables, il avait marché, les yeux clos, le visage brillant. Déjà, les larmes, qui n'avaient pas connu de répit depuis sept jours, commençaient, par un effet de l'air hivernal, de se cristalliser, et un étonnant prodige eut lieu, qui sculpta sur le visage de frêles stalactites, et à certains endroits, ces féroces nœuds de pointes, qui se forment quand les chutes sont gelées. La barbe, elle, s'était changée en une rampe glissante. Lorsque la nuit tombait, cependant, l'homme se reposait dans un endroit désert. S'il ne cessait de pleurer, c'était d'abord en raison de sa nature, qui voulait qu'il pleurât plus que quiconque, dès qu'il l'avait décidé, et afin de signifier toutes les émotions violentes qui le traversaient – et celles-ci étaient nombreuses, du rire le plus haut au désespoir le plus sombre, de l'excitation la plus vive à l'ennui le plus lugubre, de la souffrance la plus aiguë au chatouillement le plus agréable. À cela s'ajoutait la faculté inouïe de laisser l'humanité pleurer à travers lui, et le miracle se produisait chaque fois que le pleureur entraînait dans une relation intime avec une amie de l'autre sexe. Ainsi se trouvait justifiée la nécessité d'une vie discrète et solitaire, pour celui que la compassion et toute forme d'empathie entraînaient lentement vers l'abîme. Il pouvait certes pleurer plus que de raison, et ne pas s'en ressentir, mais seulement lorsque ses larmes lui appartenaient toutes. En pleurant les larmes d'une autre, en

même temps que les siennes, il goûtait aussi les conséquences ordinaires qu'avaient les larmes chez autrui : le crâne comme une enclume, les yeux brûlants, la diminution de la force physique. La jeune femme, responsable de cet affaiblissement, avait été emportée par le typhus au matin de Noël 1965. Elle avait expiré dans les bras de son bienfaiteur, qui l'avait recueillie au mois de février de la même année, et elle était déjà malade quand le bateau qui l'avait transportée depuis l'Espagne avait atteint New Bedford. Frappée d'amnésie, sourde et muette, elle n'apprit jamais à celui qui la chérit d'où elle venait, quel était son nom, ni ce qu'elle cherchait en Amérique. L'amour n'exigea point que l'on dissipât ces mystères. La jeune femme fut donc chérie, puis elle mourut. Et son corps fut placé dans un canot fleuri et doré, qui dériva dans la baie du Massachusetts. Sept jours avaient passé, et le contrôleur des douanes maritimes de New Bedford, les membres fourbus, guettait son vieux compagnon le sommeil, à l'ombre d'un kiosque glacé, dans la nuit chantante de Martha's Vineyard, le soir de la Saint-Sylvestre. S'il y avait un désir qui pût encore naître dans ce cœur, c'était celui de dormir. Sred Sweign voulait tant dormir.

La bise, la neige, dont les premiers flocons tombaient avec lassitude, la nuit épaisse, un carillon faible et apaisant : les conditions étaient pourtant réunies afin que Sred Sweign s'endormît. Mais son ouïe continuait de percevoir un bruit qui le gênait, comme un grattement superficiel et insatiable, comme le pont grinçant d'un navire immobile. Parfois les éléments sonores qui composaient un décor tissaient entre eux une harmonie, qui devenait le chant du paysage, et celui-ci n'en était que plus envoûtant lorsqu'on le jugeait adéquat aux lignes et

aux couleurs que l'on voyait. Il suffisait néanmoins de la plus infime protestation, de la part d'un jouet qui ne rentrerait pas dans le coffre, pour que l'illusion tournât en un cauchemar insinuant. Sred Sweign maudit de toute son âme ce bruit grotesque, qui ne convenait pas au tombeau que la Nature lui avait confectionné. Il se mit donc en quête de la nuisance et bientôt, la localisa au milieu d'une place, à proximité d'une grande boîte aux lettres peinte en bleu. La place minuscule était gardée par quatre édifices, qui, seuls dans toute l'île, n'avaient pas été décorés et derrière les fenêtres desquels on pouvait déplorer qu'aucune table garnie de dindes rôties et de pommes au four n'eût été dressée. Sred Sweign pensa un instant qu'il s'agissait des bâtiments publics de Martha's Vineyard, mais il ne vit aucune inscription. En dépit de la tristesse qui le ravageait, il lui fallait se montrer prudent comme le Sioux, et à cet effet, avant de déblayer la petite masse de neige qui s'était accumulée au-dessus du paquet de chiffons gisant au pied de la boîte aux lettres, Sred Sweign inspecta chaque venelle entre les quatre édifices, épia à travers les carreaux de toutes les fenêtres et déclencha même un feu à l'intérieur de la boîte aux lettres. Comme l'incendie ne provoqua aucune réaction, il se décida à délivrer de son couffin le jeune être qui criait déjà comme un ourson. L'intensité de ses pleurs fit alors craqueler les canaux de gel sur le visage du sauveur. La barbe de Sred Sweign germa, ample, moussue et épique.

De retour à New Bedford, il confia l'enfant à sa sœur Hildegarde. Âgée de 61 ans, elle n'était pas née de la même mère que Sred Sweign et lui-même la considérait davantage comme une tante. Femme austère, qui dédai-

gnait les soins et les coquetteries, elle avait connu une première vie, rude et taciturne, dans le Telemark, vivant dans la ferme de son époux, Viktor Feldström, auprès de son jeune frère, Sred Sweign, et de leur grand-père, le gigantesque Gunthör Sweign. Viktor Feldström avait perdu un à un les membres de sa famille entre ses 7 et ses 17 ans. Quant aux Sweign, ces trois-là pensaient être les derniers représentants de leur race, ne sachant pas encore que la famille comptait une branche cadette dans une autre partie du monde. Lorsqu'elle eut 28 ans, et Sred Sweign, 6 ans, Hildegarde devint une veuve et une orpheline. La forêt, qui s'était toujours montrée bonne pour la famille, avait repris ses droits sur l'humanité chétive, sur ceux-là qui avaient renversé ses arbres et tué ses animaux, ceux-là qui pratiquaient ses sentiers depuis l'enfance et savaient le chemin des lacs. Un jour de tourbillon, Viktor Feldström et Gunthör Sweign ne rentrèrent pas au foyer. On les retrouva quelque six jours après le blizzard, emprisonnés dans la glace, saisis dans une posture équivoque qui suscita bien des commentaires. La main de Gunthör enserrait la nuque de Viktor, sans qu'on pût déterminer si c'était un geste affectueux ou menaçant, Gunthör rappelant l'autre à sa dignité de chasseur et de bûcheron, le relevant face à l'adversité, le disposant à recevoir un baiser ou tâchant de lui rompre les vertèbres cervicales. Cette double mort contraignit Hildegarde à les sortir, elle et son jeune frère, de leur isolement, qui serait, à terme, fatal à une menue société comme la leur, privée de bras forts. Et dès la fin de l'année 1933, Hildegarde et Sred Sweign voyagèrent jusqu'en Amérique et s'établirent là où le paquebot fit descendre ses passagers : New Bedford, Massachusetts.

Leur vie commune suivit le cours qu'elle avait pris dans le Telemark: discrétion, silence, observation stricte des devoirs religieux, accomplissement de tâches modestes et manuelles, à l'écart de la trépidante vie américaine. Mais bientôt, Sred Sweign, devenu majeur, obtint le poste de contrôleur des douanes maritimes, et sa première décision fut de loger, seul, dans une cabine au bord de l'Océan. Peu à peu, à la grande consternation de sa sœur, il se délecta de tous les avantages d'une existence moderne et démocratique. Hildegarde réagit avec vigueur: elle se fit Témoin de Jéhovah, et limita aux anniversaires ses contacts avec le frère impur. Tandis que Sred Sweign se liait avec les plus sensuelles femmes dans les estaminets de New Bedford, Hildegarde acquérait la doctrine et durcit de manière impitoyable le squelette proéminent de son menton. Elle travailla avec plus d'abnégation dans la clinique qui l'employait comme nurse et abandonna tout espoir de prendre un nouveau mari. Sa sévérité atteignit un tel degré qu'on la dissuada de se livrer aux œuvres prosélytes. Même lorsque Sred Sweign lui rendait visite à l'occasion des anniversaires, elle pouvait conserver un silence hostile, tandis qu'elle lisait la Bible ou exécutait des travaux de couture, et bien souvent, Sred Sweign mangeait seul un gâteau qu'elle avait préparé, tout en l'observant avec appréhension.

Hildegarde fêtait sa naissance le 5 janvier. Sred Sweign saisit l'opportunité qui se présentait à lui, pour à la fois soulager son fardeau et tenter de réparer un ancien grief. La sœur, toutefois, quand elle vit l'enfant, l'appela un bâtard. Elle dépeignit sous les plus vives couleurs les innombrables supplices du séjour infernal auquel les

impies étaient promis. Puis elle compara l'existence de son frère, qu'elle réduisait à une quête effrénée de plaisirs, à « une pustule dans l'entrejambe du Malin ». Sred Sweign eut toutes les peines du monde à la convaincre de la véracité de son récit – comment il avait découvert le couffin – mais lorsqu'il y parvint, elle accepta de toucher le front de l'enfant. Le squelette de son menton, moins saillant soudain, laissa croire qu'elle sourit. Dans le regard qu'elle accorda à son frère, il y avait une nuance d'aménité, qui encouragea Sred Sweign à risquer une main sur le tulle recouvrant son épaule minérale. Elle recula. Mais l'enfant était toujours dans ses bras, goûtant un sommeil bienheureux.

Six années passèrent pendant lesquelles l'enfant, totalement voué aux soins et aux préceptes de Hildegarde, grandit dans le mépris des choses terrestres et l'amour des Écritures. On l'avait baptisé Jeremiah. Sred Sweign continuait ses visites à raison de deux par an : l'une pour l'anniversaire de Hildegarde, l'autre pour celui de l'enfant, qui étaient à quatre jours d'intervalle. Or, le 1^{er} janvier 1972, la visite eut une durée exceptionnelle de sept heures, employée à des négociations qui tournèrent à l'avantage de Sred Sweign. Ce dernier, constatant les progrès de l'enfant dans son expression, proposa d'assurer sa garde pendant les périodes de vacances scolaires. Il se heurta bien sûr au refus aigre de sa sœur, qui disposait d'arguments convaincants : son frère avait des habitudes dissolues, absolument contraires et incompatibles avec l'éducation qu'elle avait prodiguée au jeune Jeremiah, et l'indifférence dont Sred Sweign s'était rendu coupable pendant ces six années excluait à jamais

toute prise de décision quant au présent ou à l'avenir de l'enfant. Sred Sweign ne formula aucune objection, mais il rappela deux évidences : sa découverte du petit corps à Martha's Vineyard lui valait une reconnaissance infinie de la part de l'enfant, et il s'était montré altruiste en offrant à une veuve de soixante et un ans d'élever un petit garçon ; quand bien même on jugerait ce don motivé par l'égoïsme, il n'en restait pas moins qu'il avait agi avec humanité et si la bonté de son acte confortait une mauvaise tendance de son esprit, le tort était relatif car l'acte, lui, demeurait. Le menton de Hildegarde se rétracta à l'écoute de cet exposé, dont elle ne savait pas son frère capable. Elle concéda que certains points ne manquaient pas de pertinence et invita Sred Sweign à discuter plus en détail les termes de cette garde. Au prix de quelques hypocrisies, on établit que Jeremiah pourrait visiter Sred Sweign pendant trois périodes : les Pâques, un mois d'été, Thanksgiving.

L'enfant ne tarda pas à s'apercevoir que la Bible ne jouait aucun rôle dans la vie de Sred Sweign. Il se doutait bien que les pécheurs existaient mais il était moins prêt à considérer que son second parent fût l'un d'eux. Ainsi il arbora lors de son premier séjour une mine réprobatrice et s'autorisa certaines fois à blâmer la conduite de Sred Sweign. Celui-ci, amusé par la précocité de ce rigorisme, entreprit au cours de discussions de diminuer aux yeux de Jeremiah la monstruosité que ce dernier lui prêtait. Il l'interrogeait, par exemple, sur ce qu'il savait des activités et jeux des autres enfants, des distractions qui étaient celles des adultes, ou bien du parfum des crèmes glacées. Plus rarement, une controverse théologique survenait, qui les faisait tous deux lever le

poing d'un air belliqueux. Un soir, en l'absence de Sred Sweign, Jeremiah, mû par une inspiration divine, décida de saccager le mobilier et les livres profanes qui remplissaient la cabine. Il voyait dans son imagination Dieu et Hildegarde, les mains jointes, l'exhortant à déchaîner l'ire vengeresse sur les œuvres de Satan, et plus son courroux éclatait contre l'intérieur de Sred Sweign, plus le couple divin s'étreignait avec ferveur. Puis il entendit au fond de son âme l'urgente prescription d'incendier la cabine. Mais alors qu'il faisait craquer l'allumette, Dieu et Hildegarde, enlacés, toutes langues dehors, se léchèrent le visage en poussant des râles bestiaux. Saisi d'effroi, Jeremiah étouffa l'allumette. Et avant que Sred Sweign ne revînt chez lui, tout fut réparé, rangé et nettoyé, si bien que de nouvelles trouvailles, plus réjouissantes, égayèrent l'enfant : telle arme blanche, dont il avait lu la description dans un Épître, telle carte d'Asie où il se plut à désigner les emplacements de certains peuples chrétiens, telle expression de souffrance dans des revues illustrées aux annotations succinctes, qui évoquait pour lui la mise en croix de ses martyrs préférés. Enfin, il y avait ce cliché photographique qui ne laissait pas de l'intriguer, où une vingtaine d'individus, dont Sred Sweign, étaient réunis autour d'une table. L'air de chacun de ces hommes contenait une affirmation et un sortilège, mais l'un d'eux, surtout, semblait détenteur d'une intuition telle qu'elle dessinait une couronne de bronze autour de sa figure. Jeremiah ne parvenait plus à détacher son regard de cette incroyable assemblée. Il attendit Sred Sweign sur le pas de la porte, la photographie dans les mains, l'œil humide et la lèvre frémissante. « Qui sont ces hommes ? » balbutia-t-il, n'osant

plus regarder en direction de l'image, dont il craignait qu'elle ne l'absorbât. Sred Sweign, avec tout le calme requis, lui répondit : « Ils sont les Psycho-Bataves, réunis à Lecompton, Kansas, à la fin de l'année 1967. » « Je veux devenir comme eux » répliqua Jeremiah, cette fois avec autorité. « Alors, à partir de ce soir, tu vas bien écouter tout ce que je te dis, mais aussi faire tout ce que je fais, et, je ne plaisante pas là-dessus : en penser tout le bien possible. » lui intima Sred Sweign. L'enfant acquiesça, avec devant lui la chimère d'une route pavée d'or.

Au printemps de l'année 1973, Sred Sweign devint propriétaire d'une jolie parcelle sur Bird Island et, si désireux d'augmenter le bon renom dont il jouissait déjà depuis le milieu des années 1960, s'employa à devenir le Party Man de New Bedford. Il organisa ainsi pendant quatre étés successifs, au beau milieu de Buzzards Bay, de mémorables fêtes, au cours desquelles Jeremiah, qui n'en rata pas une seule, façonna une première image de son désir, plus complète, et surtout plus animée que la mythique photographie de Lecompton. Bird Island ne comptait que deux bâtiments, son phare et un bungalow, mais l'espace pour y danser, en écoutant « It Ain't No Fun To Me » par Al Green, « Who Was The Fool » par Major Burkes ou « Don't Let Me Be A Cryin' Man » par Little Johnny Truitt, en faisait tout le prix. L'air pouvait être opaque, l'eau, glaciale, et les galets, coupants, rien n'enivrait davantage que cette impression de se tenir sur l'aile d'une toupie, au centre d'une galaxie ignorée des astronomes. Lorsque Sred Sweign, à bord de son bac, conduisit pour la première fois Jeremiah sur Bird Island, il se plut à prolonger leur errance dans la brume et véri-

fia à cette occasion le degré élevé de patience et d'attention dont faisait preuve l'enfant. Dès le lendemain, les danseurs affluèrent, parmi lesquels certains habitués du programme télévisé Soul Train, que suivaient avec délectation Sred Sweign et Jeremiah. Tous deux avaient d'ailleurs évoqué la possibilité de s'y illustrer, mais il subsistait contre leur participation d'irréfragables arguments. Or il était tacitement entendu que Sred Sweign, au moins jusqu'en 1976, était le Soul Brother Number One de New Bedford. Il l'était d'autant plus qu'il n'avait guère eu besoin de le démontrer en paroles et en actes, son attitude seule attestant avec éclat une dignité que peu lui contestèrent. Et de même que Jeremiah, dans son éveil au Psycho-Batave, n'entendit que rarement Sred Sweign se commettre en palabres théoriques, et apprenait surtout de leurs longues et paresseuses stations sur des bancs municipaux d'où Sred Sweign célébrait avec réserve le fessier voluptueux de telle passante, il se bornait, lors des fêtes sur Bird Island, à observer la nonchalance experte de son initiateur. Celui-ci présidait tout d'abord à la cuisson des steaks, entouré des hommes les plus corpulents et les moins mobiles parmi les invités, campés avec naturel dans leurs bermudas, chacun tenant une bouteille de bière qu'il portait lentement à ses lèvres moustachues, en échangeant des plaisanteries sur les voitures et le football. Bird Island était parcourue d'un joyeux mouvement, qui n'avait rien de bruyant ni de trop démonstratif, où chaque invité tâchait d'atteindre la source originelle de son plaisir, sans même se plier, pour la plupart, aux devoirs de convivialité, si bien que ceux-là mêmes qui étaient voisins à New Bedford, et ainsi, au creux de leur existence pavillonnaire, avaient tissé entre

eux des liens puissants, faits d'envie, de franche détestation, et d'obsession sexuelle, ceux-là feignaient maintenant de ne plus se voir ou bien se découvraient sous des rapports neufs, qui signifiaient le triomphe du maître des lieux. Passé le crépuscule, enfants et vieillards, à qui l'hospitalité de Sred Sweign s'était étendue, messagers du foyer avec leurs avions en bois et leurs tartes aux myrtilles, empruntaient les premiers les bacs du retour, laissant entre eux des adultes aux gestes de plus en plus déliés. Plus tard dans la soirée, à l'heure des danses et des baignades, on trouverait Sred Sweign assis sur une chaise pliante, douceur et compréhension peintes sur le visage, bientôt tiré de sa contemplation par une escouade de femmes énergiques et pleines d'intentions. Le temps de quelques chansons, avec une économie de mouvements qu'admirait déjà Jeremiah, il guinchait en leur compagnie, et le petit nombre de ses effets, courts, subits et laissant toujours deviner une ampleur qu'ils se refusaient au dernier moment, achevait d'ensorceler les drôlesses. Au terme de leur frustration, elles insistaient alors auprès de Sred Sweign pour qu'il les emmenât à l'intérieur du bungalow, et avant que ce dernier ne quittât la piste, il autorisait d'un regard Jeremiah à s'asseoir à son tour dans la chaise pliante : malgré son jeune âge, il veillerait, et chacun, qui n'avait pourtant pas été témoin de cette passation de garde, savait par son intuition que la pupille de Sred Sweign méritait qu'on la respectât.

Jeremiah ne se montra jamais curieux des agissements nocturnes de Sred Sweign et ce fut bien malgré lui, en dépit de la prudence qu'il observait, qu'il dut assister, avec un ébahissement assez fort pour taire en lui toute

émotion et toute réflexion, à un rituel privé de son protecteur. Réveillé dans l'effroi par un cauchemar ambigu, dans lequel un homme hâlé, en blouse bleue froissée, le visage penché en avant, roulait une orange dans sa main ridée, Jeremiah voulut se rafraîchir. Et là, sur le chemin qui le menait à la salle d'eau, Sred Sweign, hirsute et menaçant, corrigeait le mobilier à l'aide d'un bâton que l'on n'avait jamais vu traîner dans le bungalow. Entre ses dents, qu'il serrait afin de ne pas alerter Jeremiah, il hurlait des paroles pleines de bonté comme si elles étaient des imprécations, et ses vêtements portaient les stigmates d'une lutte intense contre un animal à crocs. Inconscient de la présence de Jeremiah, Sred Sweign continuait d'abattre son courroux sur tout ce qui l'environnait, mais l'enfant nota qu'il épargnait toujours, dans ses coups destructeurs, le disque alors joué, au titre inconnu, mais duquel parvenait en voix de fausset une litanie de grandes villes américaines. Soudain Jeremiah vit le visage métamorphosé de Sred Sweign, non pas la gueule du fauve à laquelle on se serait attendu, mais le masque du pleureur gigantesque, la course de ses larmes dans toutes les directions, les canaux que celles-ci creusaient sur la peau et la brume qui s'était formée dans la région de la barbe, et tout ce paysage semblait ne jamais finir de naître, enfanté dans un grondement et une bise coupante, telle la rocailleuse île du Nord, le domaine définitif de la désolation, celui des naufrages et des famines, et comment cette vision terrassa Jeremiah qui lui révéla que le varech, le corail et les ventouses de la seiche avaient escamoté le visage familier de Sred Sweign.

Hildegarde avait tranché: après cet incident, et à moins d'une conversion sincère, Sred Sweign devrait renoncer à ses droits sur l'enfant. Il consentit sans un mot au jugement de sa sœur. Il y avait autant de feinte dans cette approbation que de réel repentir: certes, il fallait que Jeremiah fût formé, mais Sred Sweign avait commis un impair considérable, que seul l'éloignement pouvait réparer. Nous étions le 5 septembre 1978, Al Green ne classa pas son album *Truth N'Time* dans les charts nationaux, et Jeremiah ne foula plus jamais la terre de Bird Island ni même le plancher du bungalow des douanes maritimes. La reprise en main fut rude. L'enfant, après son évanouissement, garda le lit pendant six jours, fiévreux et délirant. On le nourrit de fèves et d'épîtres, on ne changea pas ses draps, on ouvrit même ses fenêtres un soir de déluge afin qu'il comprît la gêne qu'il causait à Dieu. Hildegarde désavoua plusieurs fois, d'une voix très audible, l'affection qu'elle avait jadis portée au jeune pécheur, en insistant sur le caractère nécessaire de sa froideur, commandée par l'amour du Créateur et son mépris de l'impie. Mais l'enfant persistait dans sa révolte: en conséquence, on jeta au feu ses livres illustrés et ses jouets. Enfin, au matin du septième jour, le remords gagna son cœur et Jeremiah guérit.

Or son rétablissement comporta une phase des plus déconcertantes, durant laquelle le jeune garçon sembla ne plus être lui-même. Le changement, bien que fugace, plut fort à Hildegarde: pendant toute une journée, Jeremiah manifesta une docilité et une quiétude, qui étaient les témoignages directs de l'action divine sur son caractère. Toutefois, et là un début d'alarme pouvait naître, le changement se traduisit également dans l'atti-

tude corporelle du convalescent. Celui-ci avait voûté ses épaules, gonflé ses flancs et, au-dessus du plus liquoreux des sourires, fixait son vis-à-vis avec un regard de taupe. Tous ses gestes et mouvements étaient d'une lenteur décourageante. Avant le coucher, Hildegarde, persuadée qu'on la jouait d'après des méthodes de Sred Sweign, pria avec autorité Jeremiah de redresser son dos et d'afficher une expression digne et sévère. Ce fut peine perdue, et plus encore : ce fut l'épouvante. Il était à présent doté d'un accent traînant, et sa bouche épaisse articulait sans vigueur des mots de peu de syllabes. Au fait des cas de possession, et craignant cette fois que le Malin ne se fût emparé pour de bon de l'esprit du garçon, Hildegarde brandit deux croix, l'une d'argent, l'autre de bois, et elle interrogea le démon qui, en toute vraisemblance, sommeillait en Jeremiah. Le démon se montra d'une amabilité surprenante. Il décrivit pour Hildegarde la beauté placide des lacs de son pays, alors qu'on s'éveillait avec la nature aux premiers rayons de l'aube, et que l'on distinguait dans la brume les bois d'un cerf attentif. Lorsque Hildegarde s'enquit du nom de cet hôte mystérieux, ce dernier énonça, toujours avec lenteur mais sans une ombre d'hésitation : « Demetrius Jackson ». Qui était-il ? « Un pêcheur du Wisconsin ». Rien de plus ? « Laissez-moi réfléchir... Non, rien qu'un pêcheur ». « Vous ne seriez pas un démon, en plus d'être un pêcheur ? » « Oh non, un simple pêcheur ». Puis Jeremiah/Demetrius Jackson, souriant rêveusement, monta dans sa chambre. Ce soir-là, Hildegarde ne parvint pas à mener à son terme la lecture d'un chapitre du Livre saint. Ses réflexions l'absorbèrent au point qu'elle ne s'aperçut pas que la télévision diffusait un programme

de stock-car. Et le lendemain, Jeremiah apparut, rendu à lui-même, ne conservant aucun souvenir de sa personnalité de la veille. Hildegarde pensa pour elle-même que son frère Sred Sweign devait lui réserver de plus odieux chantages encore.

**Un avant-poste en Floride
et ce qui s’y est dit à propos
de certains généraux de la guerre civile**

«Les gens du Sud idolâtaient toujours leurs vieux chefs de guerre ?

– Ils ne les idolâtaient pas, non, ils se souviennent. Leur passé a été fastueux, puis il a été désastreux. Tu devrais y lire comme une parabole. Ma sœur n’hésiterait pas, elle. Et comme leur histoire s’est confondue avec une chute, les gens d’ici nourrissent une obsession pour leur passé. Ce n’est pas de l’idolâtrie.

Cette conversation entre deux êtres d’une égale subtilité malgré les ans qui les séparaient, se déroulait aux aurores, sur fond d’un amoncellement de conteneurs graphiques et multicolores, dans le grand port industriel et marchand de Tampa, en Floride. C’était le 7 juillet 1980 et bravant l’interdiction qui leur avait été faite de se côtoyer à nouveau, Sred Sweign et Jeremiah guettaient là l’arrivée d’un mystérieux Européen, avec lequel ils lieraient leur destin pour les trois mois à venir. Comment avaient-ils dupé la vigilance de Hildegarde ? Quelle affaire était la leur en cet été de 1980 ? Qui la

leur avait confiée? Avait-on besoin d'un Européen, voyageant sur un cargo, et qui devait posséder un accent infernal?

– Nous avons étudié en classe et avec Hildegarde les actions et les personnalités de ces généraux. Je dois avouer, même si rien ne me les fait plus chérir que les nôtres, que certains méritent encore notre étonnement devant leur génie tactique et stratégique, leur audace, ou bien leur allure. Au premier rang desquels, Robert E. Lee, bien sûr. Si Hildegarde tolérât la présence d'un chien dans notre maison, et que je dusse le baptiser d'un nom de général, un général confédéré, pourquoi pas, ce serait Lee. Mais Beauregard, je ne saisis pas.

– Parce que tu t'imagines que Don Creux avait une connaissance profonde de l'Histoire? S'il l'avait eue, de toute manière, et qu'il avait percé à jour la forfaiture de Beauregard, ça n'aurait rien changé.

– Il le trouvait donc fringant? Ces Louisianais frappent toujours l'imagination par quelque trait de sorcellerie créole, par certaine extravagance. Je croyais pourtant que Général Beauregard, le chien, était un modèle d'austérité.

– Ah oui, Général Beauregard créait la mesure là où elle faisait défaut. Mon ami Boulter Lewis, si prompt à s'agacer et à user de violence, a parfois conservé son gourdin dans son étui en présence de Général Beauregard. Il ne l'a jamais fait pour aucun d'entre nous.

– J'ai lu quelque part que lors de la bataille de Manassas, Beauregard passait son temps à deviser de grands desseins, sans considération pour la réalité des opérations, et qu'il chevauchait en compagnie de sa petite

garde personnelle dans l'intention de se faire applaudir par les troupes, ne prenant, au fond, que rarement part au combat. Il a même conseillé la retraite de Henry House Hill, qui s'est avérée un important succès stratégique : mais c'était à la suite d'une méprise ! Il s'était persuadé que le renfort de Johnston était une offensive de l'Union ! L'homme avait un goût pour la parade et la rhétorique, qui avaient assis sa légende dès le Mexique ; la prise de Fort Sumter, ce coup d'éclat, ce premier coup d'archet, devait lui revenir, à titre d'exploit mineur, aisé et pourtant fondamental ; Beauregard, le favori des femmes, le héros de la presse, celui qui a dessiné le drapeau confédéré. Il y avait chez cet homme toutes les anciennes vertus, mais l'Histoire récuse les vaniteux. Beauregard tenait Grant à Shiloh ; il voulut dormir d'un bon sommeil ; deux mois plus tard, son armée buvait une eau empoisonnée à Corinth. Il avait été vaincu par un homme qui n'avait pas ses manières, un alcoolique, une âme humble, qui ne voulait pas qu'on le traitât avec des égards exagérés, qui négligeait avec fatalisme de considérer les risques, qui aurait accueilli la mort en pensant qu'il l'avait frôlée assez souvent pour ne pas s'étonner que cette fois, elle le cueillait pour de bon, un homme dont on n'a jamais admiré les parures et qui a été moins cité que tout autre, un homme qui deviendrait Président des États-Unis d'Amérique, parce qu'il était logique que son exceptionnel destin d'armes se terminât ainsi, et qui n'en devint pas plus flamboyant. Beauregard a stabilisé les fondations de la douane de La Nouvelle-Orléans, il s'est passionné pour les sous-marins, a érigé des forts, a même voulu commander une flotte pour s'emparer du Nicaragua. Grant : il a vendu des selles de chevaux.

- Pourquoi tu me dis tout cela?
- Pardon?
- Ne t'ai-je pas dit à l'instant que Don Creux ne portait aucun intérêt à l'Histoire?
- Ça laisse à penser?
- Non, ça ne laisse pas à penser: tu ne peux pas utiliser cette expression dans ce cas-là. Ça ne laisse pas du tout à penser. Ce qui laisse à penser, c'est, par exemple, le vieux Mexicain et son orange, dont tu as rêvé plusieurs fois.
- Tu peux m'expliquer pourquoi Don Creux a choisi ce nom?
- J'allais le faire, dès que tu m'as posé la question, pendant que nous traversions la Caroline du Nord. Et depuis quand l'avons-nous quittée, la Caroline du Nord?
- Quatre ou cinq jours.
- Depuis quatre ou cinq jours, donc, j'essaie de te raconter cette histoire belle et simple. En as-tu conscience?
- Quelques points méritaient d'être éclaircis.
- Le sont-ils tous, à présent?
- Je t'écoute, Sred.
- Bien. Une tante de Don Creux lui fit don d'un jeune lévrier au printemps 1972. Je passais quelques jours de détente inconsiderée chez mon ami lorsque la vieille dame frappa à sa porte. Eh oui, à mon retour de Pensacola, tu passerais tes premières vacances dans la cabine de New Bedford: Don Creux avait reçu son chien et je ne tarderais pas à élever ma pupille. Cela, ça laisse à penser. En termes de destins gémellaires, ou de fonctions. Et ne t'échauffe pas: Général Beauregard

est un animal prodigieux qui, à ce jour, a séduit beaucoup plus de femmes que tu n'en as espionnées – tu les espionnais, les femmes de Bird Island, non? Je pose donc que toi et Général Beauregard signifiez autant. La tante de Don Creux, revenons à elle, était, je crois, la sœur de sa mère; elle était floridienne, et vivait dans le sud de l'État. Tous les deux ou trois mois, elle rendait visite à son neveu, endeuillée, inconsolable de la perte des deux parents de Don. Et plus son chagrin s'amplifiait, plus elle chargeait son cou, ses oreilles et ses mains de breloques. Lorsqu'elle s'adressait à Don, ses pupilles s'agrandissaient, elle penchait la tête sur un côté et froissait ses lèvres minces. Et Don la réconfortait du mieux qu'il pouvait. Je ne t'ai pas précisé que Don Creux était devenu un orphelin, depuis que ses parents avaient péri dans un accident de télésiège à Aspen. En 1970. L'année suivante, un second drame se produisit, mais nous n'en mesurons pas encore les répercussions sur nos vies. Nous avons appris de Boulter Lewis que Randall Webb, en pleine psychose criminelle, qui connaissait là sa première année de dérangement, qui avait surtout décrété la ruine du Psycho-Batave, Randall Webb était parti en avril 1971 pour l'Europe. Et qu'allions-nous faire sans lui? En dépit des réunions annuelles, nul parmi nous n'avait jamais sondé avec exactitude les desseins de notre mentor, nul ne pouvait s'arroger le droit de formuler ses intuitions, et nul ne vérifiait la mise en pratique des préceptes qu'il énonçait. Le Psycho-Batave devint, en son absence, une doctrine étrange et momifiée, et cependant, nous n'y renoncions pas. Boulter Lewis était fou de rage. Je l'ai revu en avril 1978, avant qu'il ne mène, avec l'aide de

Don Creux, une enquête à La Haye. J'étais moi-même perplexe mais tu ne le devinas jamais, et puis ton éducation me permit de méditer dans mon coin. Il y avait Marvin Marty qui, grâce à l'effacement de Randall Webb, déchaîna son génie. Or c'était un milieu tout à fait différent que le sien. Par ailleurs, il ne prit jamais part à nos réunions, et à ma connaissance, lui et Randall Webb ne souffraient pas de se rencontrer. Ils avaient ce médium, qui était Don Creux lui-même. Don, du moins c'est tout ce qu'il laissa paraître, ne se formalisa guère de l'exil de Randall Webb. J'irais jusqu'à affirmer que son détachement et sa placidité progressèrent encore pendant ces années, à tel point qu'il annonça le premier, ce que m'a rapporté Boulter Lewis, la faillite du Psycho-Batave. Comme Boulter me l'a confié, à son retour d'Europe, Don Creux s'était exprimé sur un ton tout à fait étranger à celui que nous avons toujours adopté, lorsque nous parlions ensemble du Psycho-Batave. Il avait invoqué l'humanité dans notre quête, d'après lui totalement absente, et qui, à ses yeux, maintenant que Randall Webb avait été condamné par ses propres théories, qu'il s'était exclu du champ des relations amicales, exigeait que ce qui nous avait animé depuis dix ans cessât d'être. Puisqu'il n'était plus possible d'évoquer notre ami qu'en des termes messianiques, que sa crise et son malheur ne nous touchaient qu'en tant que symboles, que tout devenait pour nous geste, allégorie, évangile, il convenait de tout arrêter. Don Creux voulait plaindre Randall Webb, le plaindre avec humanité. Aussi: le dissocier du Psycho-Batave. C'était une idée majeure. Nous ne l'avons pas suivie. Randall Webb est resté pour moi une figure dont les joies peu nombreuses

et les peines perpétuelles ne sont que la traduction plastique d'une doctrine.

– Parle-moi du chien, Sred.

– Général Beauregard. Oui. Je reviens donc à la tante de Don Creux. Elle avait apporté un lévrier ainsi qu'un ouvrage de gravures, dessins et photographies historiques, sur la Confédération naturellement. Ce genre d'ouvrage, beaucoup de bibliothèques dans le Sud les contiennent. Don Creux, sitôt sa tante partie, s'était amusé du fait qu'il détenait maintenant trois exemplaires de cet ouvrage. La soirée étant fort pluvieuse, moi qui étais épuisé par mon voyage, nous avons décidé de jouer quelques disques. Morton Fresh, que tu ne connais pas, m'avait envoyé ce colis incroyable de 45 tours texans : Major Burkes, Ola V. Harper, Louis Howard, Sammy Roberson, Shirley Butler... Les larmes ont coulé, Jeremiah, parce que c'était une musique de sourdine et de fantômes, le bourdonnement d'un orgue, des cordes sombres, une tonalité tragique, une certaine inclination pour la répétition d'accords, parfois un orage purificateur, et tous ces hommes et femmes semblaient si esseulés, comme si tout autour d'eux régnait une nuit sans fin, sauf une chapelle qui leur servait de refuge, musique sans partenaire ni communauté, encore moins de Dieux, chant introspectif et qui était néanmoins orné, telle l'antique mort, celle que l'on rencontre dans ses plus somptueux atours, celle pour qui l'on voyage avec des amulettes dans un magnifique sarcophage. Don Creux, c'était bien sa manière dénuée de prétention, roula des joints d'herbe colombienne et entreprit de feuilleter l'ouvrage. Je le vis s'arrêter, hilare, sur une double page qui représentait en photographies les

sept grands généraux de la Confédération : « Sred, ma parole... je le découvre maintenant, seulement maintenant... Nos vieux amis, avec leur pilosité si expressive, il me semble que... » « Continue, mon pote » (tandis que je séchais mes larmes) « Oui, c'est stupéfiant ! » « Que veux-tu dire ? » « Les sept généraux. Les sept généraux sont des animaux » « Réincarnation animale ? Pourquoi pas. » Nous les avons examinés et Don Creux avait vu juste : les sept généraux de la Confédération étaient des animaux. Samuel Cooper était un bison, Albert Sidney Johnston, un hibou, Robert E. Lee, un lion, Joseph E. Johnston, un hippocampe, Braxton Bragg, un loup, Edmund Kirby Smith, une chèvre, et enfin, Pierre Gustave Toutant Beauregard, un chien. Je les ai tous mémorisés, comme tu peux t'en rendre compte. Apprends ceci, Jeremiah, que ces moments de franche absurdité ont leur prix, et j'ai somme toute assez peu ri au cours de ces dernières années. Ainsi Beauregard était le chien. Nous avons tourné la tête en direction du petit lévrier, assis sur ses deux pattes arrière, l'air auguste, ses yeux noirs nous inspirant déjà la crainte de manquer de dignité, puis Don Creux parla d'une voix sereine : « Général Beauregard, rejoins-nous. » Alors Général Beauregard s'avança sans hâte et se posta devant nous, ne modifiant pas son air qui était superbe, et regardant par la fenêtre la pluie mouchetée qui venait de succéder au déluge. C'était un profil à inscrire sur une médaille. Général Beauregard était né.

- Je vois.
- Tu es déçu ?
- Si je le suis, je sais que tu me tanceras pour ne pas avoir saisi quelque chose de décisif dans cette évocation.

Je vais tâcher d'y réfléchir. Pour le bien de ma formation, je supposerai que cet épisode est d'une importance capitale.

– Tu as raison.

Et cette conversation s'acheva dès qu'on entendit résonner les neuf coups d'une cloche. Alors un groupe de dockers, qui étouffaient des bâillements, émergea au ralenti d'une sorte de chalet et chacun était embarrassé par sa tasse de café encore fumante. Ils passèrent devant Sred Sweign et Jeremiah, qui gardaient leurs yeux rivés vers le fond de la baie où se profilait la cuirasse d'un cargo. L'un des dockers apostropha un homme replet, qui ne portait ni gilet ni casque, et demanda si les deux «poètes» appartenaient à la section 4. Sred Sweign fut tenté un moment de les rassurer. Il connaissait en effet toute la susceptibilité de ces travailleurs de la mer, qui acceptaient peu qu'on les privât d'une partie de leur effort. Mais il se ravisa, tout entier à son devoir d'accueillir le visiteur européen, dont il se sentait déjà responsable. À mesure que le cargo pénétrait dans le port de Tampa, le douanier et son élève défaisaient tout lien avec la réalité, sourds aux cris paresseux des dockers, aux grincements emphatiques des grues, aux bêlements des sirènes. Ni le sel de l'océan, ni la bise matinale ne les atteignaient. Avec l'arrivée de l'Européen, la mission, son caractère noble, grave et exclusif, la mission avait enveloppé leur être. Et ils ne réagirent pas tout de suite contre leur engourdissement lorsque le cargo, enfin amarré, déversa ses premières marchandises et son équipage. Il fallut que l'un d'eux, bien calfeutré dans sa vareuse, indifférent à l'activité du pont, s'immobilisât

sur la passerelle et fixât les deux civils. Sred Sweign et Jeremiah retrouvèrent ainsi l'usage de leurs sens et, d'un pas allègre, se dirigèrent vers l'inconnu. Quand ils furent tout proches de lui, l'Européen ôta et plia sa vareuse, qu'il déposa sur son bagage. En se relevant, il put laisser à ses deux hôtes le loisir de découvrir les traits de son visage. Ce fut alors que Sred Sweign, empoignant Jeremiah, manqua s'évanouir.

Boulter Lewis noue quelques fils

On avait placé au milieu de la grande nappe brodée, qui montrait un chevalier aux prises avec un dragon écumant, une assiette de biscuits secs et un récipient de chocolat. La fumée qui s'en échappait troublait à peine la quiétude créée en ce lieu par les murs gris, les boiseries, les rideaux lourds et le tintement raide d'une pendule. Si la lumière du dehors avait pu se frayer un passage, qu'aurait-elle révélé qui ne témoignât de la joie d'un foyer, et surtout n'aurait-elle pas découvert aux yeux ébahis de nos visiteurs ces dizaines de plaquettes qu'on avait accrochées au mur et qui portaient toutes des titres édifiants comme «Millions Now Living Will Never Die», «144 000 Rule With Jesus», «Don't Bring Me Down, Armageddon» mais encore un portrait au crayon de Charles Taze Russell, fermant les yeux au-dessus d'une bible, et des souvenirs argentés de mariages et de funérailles dans les Kingdom Halls? Celle à qui l'on devait ce singulier paysage iconique chaussait à présent ses besicles afin de mieux observer ses visiteurs. Puisqu'elle les avait autorisés à entrer, ceux-ci devaient

déjà espérer qu'elle avait conçu de l'estime pour eux. Or il émanait de ces trois hommes une gêne indéfinissable. C'est qu'ils avaient en face d'eux un spécimen de foi et de vertu, autoritaire et intimidant, en la personne de Hildegarde Feldström, qui, de son côté, ne craignait guère, une fois de plus, qu'on lui en remontrât. Hildegarde, après qu'elle eut apporté la collation, s'était tue et quand elle eut défini en son esprit la forme et la matière des questions qu'elle voulait poser à ces trois hommes aux cheveux noirs, qui semblaient aussi peu amènes qu'elle, et qui conservaient dans l'œil une lueur ténébreuse et violente, elle s'adressa enfin aux trois étrangers : «Vous connaissez mon frère ?

– Non, répondit le plus maigre d'entre eux, et qui fut le seul à parler, tandis que les deux autres, debout, les mains croisées derrière le dos, contemplaient le chevalier et le dragon.

– Vous ne connaissez pas mon frère ?

– Devrions-nous le connaître ?

– Non, vous ne devriez pas. Le connaissez-vous au moins de réputation ?

– Non.

– Vous n'êtes donc pas mandatés par lui ?

– Personne ne nous a suggéré de venir. Nous l'avons décidé. Nous nous occupons du camp d'été.

– Qui se situe ?

– Dans le Wyoming, Madame. Près de Cody, à Temple's Creek.

– J'ai lu votre charmante brochure. L'idée que des adolescents de la vraie foi s'initient à l'équitation, dans un cadre comme le vôtre, m'est tout à fait plaisante.

– Il y aura d'autres apprentissages, comme les tra-